# ROBERT LEVESQUE

# Journal inédit

### CARNET XXVI

(18 janvier — 12 juin 1942 <sup>1</sup>) (Fin)

Athènes, le 23 av[ril].

Pris la nuit un coup d'air. Extinction de voix. Maladie bien professorale. Hier, je n'arrivai pas à terminer un cours. On m'ordonne fumigations et compresses, déjà je vais mieux. Lilika, dans la chambre à côté, reçoit qq. amis. Je suis invité à les rejoindre. Mais quel ennui quand on relit le journal de Stendhal (je me crois véritablement avec lui dans Milan). De plus, sur le tard, je dois aller chez Téotokas; il s'appelle Georges et il « reste chez lui » suivant la coutume grecque.

Ces derniers jours, Stendhal et Larbaud ont fait mes délices; j'ai revécu ma jeunesse, mes précoces voyages italiens. Que de bonheur là-bas, comme aussitôt tout devient gai, lumineux. J'ai toujours eu l'ambition de faire des livres de voyage, du dedans.

Pas encore commencé ma cuisine, mais acheté tout ce qu'il faut (manque encore le pétrole). On trouve des laitues adorables, et des asperges et de jeunes petits pois.

Terrible goût du changement, qui me fait trouver merveilleuse une passade dans les jardins...

Une page, un voyage de moi seraient bons à condition que s'y rencontrent un parfait naturel et je ne sais quel grand effort, plutôt une puissance venant de la santé, des c..., d'une émotion généreuse. Que je sois présent tout entier... Il ne s'agit pas de jouer un personnage, il faut en être un.

<sup>1.</sup> Les cahiers I à XXV et le début du cahier XXVI ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les nos 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, et 98 à 107 du BAAG.

Sur la place O, hier, remarqué un sous-officier allemand portant sous le bras une serviette de cuir jaune, et abondamment suivi par de faméliques gamins débraillés. Un sourire de satisfaction se lisait sur la mine du personnage dont tous les détours étaient épousés. J'entendis chuchoter le mot pain. En effet, quand la foule fut assez dense, quelques quignons furent lancés sur le milieu de la chaussée. Effroyable bataille aussitôt, les enfants se jettent sur le pain, d'autres accourent, se culbutent; du sang jaillit (come dans le poème de Baudelaire). Le sous-officier se repaît du spectacle d'autant plus qu'à la cohue des enfants se joignent des passants, des hommes d'âge qui veulent leur part de curée. Des cornes d'autos retentissent; embouteillage; le tram arrive, les chauffeurs s'impatientent. Le groupe informe qui se dispute quelques miettes ne lâche point prise. Le sous-officier qui n'attendait que ce moment se lance dans la foule et envoie de terribles et sonores coups de bottes aux affamés roulant par terre.

28.

« Prenez des notes », me disaient ce matin obligeamment les amis qui m'emmenaient visiter le terrible hôpital de Ricarion spécialement affecté aux « meurt de faim » ramassés dans les rues. Autant me dire : « Ayez des impressions. » Dès le seuil, d'ailleurs, le jeune P. m'avait dit : « Nous entrons dans l'enfer. » Tous devinaient peut-être mon ambition d'être un témoin, — et puis toujours le prestige de l'étranger. Mais devant ces horreurs mieux vaut laisser parler le médecin, ou la photographie. Trop de sujets atroces (comme sans doute un champ couvert de blessés) neutralisent l'émotion. Je vis des lits remplis (faute de place) de quatre ou cinq enfants d'âge incertain, — la tête était d'un vieillard, le corps rabougri, contourné, celui d'un fœtus... Je pourrais m'y étendre, décrire les symptômes des rares maladies apparaissant dans la famine. Mais ce n'est pas mon affaire. D'autres le feront beaucoup mieux. La misère d'un cas particulier, que j'aurais par hasard découvert, me toucherait bien davantage (et, partant, je le décrirais mieux). Je suis fait pourtant beaucoup plus pour peindre les bonheurs.

Visité l'hôpital le matin; lu et dormi le tantôt. Atmosphère optimiste en ville sur l'issue de la guerre; discours de H.; bombardements. Vu ce matin les Cottez, terriblement empêtrés dans leurs hésitations (rester en Grèce, rentrer en France?), et tout ceci rempli d'exigences bourgeoises bizarres quand tout croule et souffre partout. Visite à Teotokas ce soir (un jeune homme faisant du théâtre était là). Senti quelque désir de traduire encore un poème de Sikélianos. Erré au jardin. Toujours bien affamé d'existences et de réactions.

Ce qui m'a touché plus que le terrible hôpital (et cependant quel spec-

tacle!), c'est hier ce jeune garçon de mes élèves, des plus doués, des plus précoces, et vraiment distingué dans sa grâce encore enfantine, qui vint me demander s'il avait quelque chance de réussir à son examen, — autrement il renoncerait dès maintenant à venir du Phalère à l'Institut suivre mes cours, d'autant plus qu'il a à préparer d'autres concours fatigants avant octobre où, vu les circonstances, il devra prendre un métier. Il n'a pas encore seize ans, portant encore des culottes courtes. Avec un air extrême de dignité et de supplication à peine perceptible, il se tenait devant moi. Je l'ai dit, il est des plus doués; son sens littéraire est fort vif, et il y a chez lui une grâce, une qualité timide et saine d'émotion bien rare ici. Et tout cela peut-être sera happé par un bureau...

Stendhal. Venise, 25 juillet 1815:

« J'ai lu au café Florian les malheurs et l'asservissement de la France, je veux dire l'entrée du roi et ses premiers actes... Le parti de l'éteignoir triomphe. Les lâches! on peut être malheureux, mais perdre l'honneur!

» Pour me consoler de ce grand malheur arrivé à la raison humaine, je suis allé faire le tour de Venise...

» Je ne rentrerai de longtemps dans un pays sans liberté et sans pain. »

## Psychico, 3 mai.

Les prix baissent un peu; le pain est moins rare. Il était temps. Mais combien durera cette amélioration? Enfin sont apparus les signes tant attendus de la fatigue, de l'inquiétude ennemies. Que de hauts et de bas encore à traverser pendant que se consume notre jeunesse. Restera-t-il assez de temps, et de libres espaces, pour qu'après la guerre nous courions de nouveau les chemins couvrant de baisers tous ceux qui languissaient? Je me sens terriblement frustré (pourtant je me reste à moi-même et entier. Je borne à Athènes et à sa courte banlieue mon univers. Le monde peut v tenir). Ce qui me manque avant tout, et voilà l'irréparable. ce ne sont pas les amis, les marques de sympathie et même des conversations, mais ces états d'osmose aussi bien silencieux et d'admiration, de communion profonde, de rire aussi partagé, que je peux goûter sans cesse avec Michel, avec Claude, avec Théo, et que Gide me donnait en abondance. Cette sorte de bonheur, depuis bientôt trois ans, je l'ai perdu. Que de manque à gagner, que d'occasions enfuies. Perte brutale. J'oubliais aussi la société charmante d'Étienne, et de Noël quand il n'est pas trop fou. Voici que je tombe dans le nationalisme : ces états d'endosmose, je les éprouve surtout avec des Français. Mais avec Dawson, je connaissais aussi des heures exquises. J'étais arrivé à me faire une société délicieuse que la guerre, comme tout le reste, a détruit. Je vis comme amputé : sans confidence véritable, et pas même le recours d'envoyer des lettres, ni

d'en recevoir. C'est alors qu'il faudrait, dans le silence et l'abstinence, écrire. Je ne m'ennuie pas assez (et même pas du tout) et je suis trop paresseux. J'attends bêtement le génie qui peut-être ne viendra jamais. Mais pourquoi, avant que j'æ vingt ans, m'a-t-il deux ou trois fois fait signe? Il aurait fallu travailler. Bientôt pourtant je sentis que mon style n'était bon qu'impromptu; appliqué, travaillé, il devient fastidieux. Ce n'est pas une excuse; travailler à un ouvrage ennuyeux m'eût fait la main, m'eût préparé à écrire librement. Je me suis dit que la vie me formerait davantage. Mais ai-je tant vécu? J'ai roulé et même acquis de la patine, au point que je pensais l'autre jour que la perte de trois ans de carnets m'avait plutôt décapé...

Les soirées s'adoucissent, je les passe, car je ne connais pas de volupté plus attrayante, à circuler parmi des ombres fort impures à vrai dire et qui attendent diverses sortes de plaisir. De ces ombres, il en est peu, je l'avoue, qui soient vraiment belles ou capables de joie; c'est à tâtons qu'on s'avance et qu'on interroge, mais l'espoir jamais las de découvrir une chaude étincelle vous soutient; il est parfois récompensé. Assez ruineuse recherche, je pense, pour les nerfs. Il vaudrait mieux, je crois, concentrer ces désirs sur l'étude, ou quelque création, laquelle d'ailleurs pourrait n'être que de quelques lignes, car il faut éviter l'ambition des grands travaux quand on est comme moi tardif. Mais je me dis que mes tâtonnements nocturnes me font découvrir la vie.

Athènes, le 5 mai.

Je prends trop mon parti du silence, je veux dire de ne point causer avec ce carnet. Mais que dire? Mes journées sont-elles intéressantes, ou bien mes idées? Quant aux conversations : la guerre et la boustifaille. Paris me manque.

Lu aujourd'hui Le Père Perdrix. Acheté ce matin de la batterie de cuisine, un grand bidon pour mon pétrole. Mon ménage sera somptueux; paradoxe de ma vie : tous se serrent la ceinture et on vient de doubler mon traitement.

Rendez-vous avec Mme Mel\*\*\*, dont le grand fils veut absolument faire du français. Hélas! J'ai renoncé à donner des leçons. Mais comme j'entends que le garçon brûle de désir (et je suis bien curieux de le connaître), je fixe un jour de rencontre.

Ma collègue, Mlle B. m'emmène chez un de nos élèves dont les parents veulent me voir. Chemin faisant, elle me raconte sa vie. Il y aurait à noter, surtout les années aux Arts et Métiers. De même l'intérieur de la famille Man\*\*\* m'a fort intéressé. Mais je suis paresseux — et bien peu romancier. Je pars emportant une bouteille de Samos dont le père est

Robert Levesque: Journal

marchand.

6 mai.

J'aurais dû faire effort hier soir pour noter les nuances de bourgeoisie que m'offrit ma journée. Mme Mel\*\*\*, femme encore jeune, un peu timide, distinguée. Elle s'attardait à ma conversation, ne faisant rien pour que je partisse... et comme j'avais refusé les leçons tout en montrant de l'intérêt pour le fils, c'était déjà des projets de campagne. À juger la mère, le fils peut être assez sortable.

L'autre maison était de commerçants enrichis, et d'une extrême gentillesse; dépassant un peu, je crois, cette amabilité extérieure et automatique que l'on dispense ici aux étrangers. Mme M. pour ses enfants est un Cerbère; par tous les moyens, elle arrive à les suivre à chaque instant hors du foyer familial; le moyen le plus simple est d'entrer en rapport avec les professeurs. Elle m'avait donné sans succès plusieurs coups de téléphone. Le plus drôle, c'est que je ne connais pas du tout son fils, qui « sèche » la plupart de mes cours ou, quand il vient, s'installe dans le fond, se cache et garde le silence.

Curieux grand-père, médecin retraité, occupant ses loisirs à faire un vocabulaire (ou plutôt un manuel de conversation) de toutes les langues orientales; de plus, magnétiseur.

Je me mets au lit très tard, ayant passé la soirée à la maison. Cela vaut mieux parfois que de courir. Travaillé à mettre au point et à copier un conte de Lilika sur les enfants abandonnés. Elle me dit, quand je rentre : « Les gens de la Croix-Rouge qui prennent demain matin l'avion à 6 heures m'ont demandé quelque chose pour le Journal de Genève. » Il était 10 heures du soir. Aussitôt je prends un crayon et, sous la dictée de Lilika, je note, toutes informes, les phrases qu'elle me traduit. Je n'avais pas dîné et me sentais peu enclin aux effets de style. Après quelques tartines et du yaourt, ma plume retrouva son essor. J'étais au fond ravi d'avoir une obligation. Pas mis mon nom sous ma traduction. Elle fut trop rapide, et je ne trouve pas ce texte (hors son intérêt actuel et un accent de pitié à la russe) suffisamment marquant.

Lu assez de Saint-Simon. Les étudiants du cours spécial me photographient sur toutes les coutures. Aucun charme pour moi dans ces exercices.

Longue visite à Mme Merlier souffrante.

Une valise arrive ce soir même; je n'ai rien eu depuis des mois.

7 mai.

Enfin un long courrier; de longues nouvelles de Michel et de Gide dont je n'avais rien depuis un temps immense (et aussi plusieurs grandes

photos de Papa). Je viens de relire dans mon lit ce gros paquet du Ministère (Étienne toujours soldat, Annie à Alger et Jacques le rejoignant). Un peu nerveux, on m'a piqué contre la typhoïde; ébranlé aussi par ce que m'apprennent à la fois Gide, Michel et Annie. Chose étrange, l'autre jour en évoquant dans ce carnet mes amis les plus chers, j'évitai très consciemment de citer Fernand. Je le mettais dans une place à part. Hélas! aurais-je pu deviner que depuis le 13 janvier cette place lui appartenait à jamais? Presque vingt ans de vie commune, cinq ans de collège, des années de Sorbonne, les voyages, les découvertes infinies de notre jeunesse et des livres, nos manuscrits échangés, des milliers d'heures et des milliers de pas. Les passions intellectuelles dévoraient nos jeunesses. Et tout cela est à jamais rompu. Je suis moins jeune depuis ce matin. Mon meilleur témoin me manque; ma route sera un peu plus solitaire. Rien ne remplacera une amitié née à l'âge de treize ans. Ma vie et mon travail me semblaient infailliblement dirigés. Musées, concerts, paysages, nous sentions tout de même — mais lui avec plus d'acuité; mes yeux s'ouvraient après les siens. Cette amitié surtout basée sur l'esprit, l'affection s'était peu à peu nourrie d'estime, de curiosité réciproque, de souvenirs, voici que ce soir elle me coûte des larmes. Peine bien différente pour Papa (j'étais préparé à sa mort, et la souhaitais même comme sa délivrance).

Je reviendrai sur ce passé. Parmi ce que ma vie peut avoir d'exceptionnel (Gide me dit : « Tu as une vie extraordinaire — et tu la mérites »), je crois que l'amitié que je pleure était au premier rang. Comment le faire comprendre ? J'attendrai quelques jours. Mais comment m'endormir maintenant ? Non pas à cause de la tristesse ; j'ai des années devant moi pour la savourer. Mais après ma piqûre le médecin m'a emmené boire un thé trop fort. Il était tard. (Le docteur B. se trouvait au Congo au temps de Gide.)

Invité demain à déjeuner N., pitoyable raté qui meurt littéralement de faim. J'aurai plaisir à préparer un déjeuner. Je n'ai pour lui qu'une demi-pitié. C'est que je me sens fort et vois trop combien il est responsable de son ratage. Fort, oui, la vie que j'ai choisie demandait quelque force, et elle m'en donne, si solitaire et toujours menacée. Qui m'eût dit que je prendrais pourtant racine en Grèce ?... Je n'ai que trop tendance à la modestie (c'est une des raisons qui, avec la paresse, me défend d'écrire), mais quand je reçois un flot de lettres et que je vois la place que je tiens dans quelques cœurs, c'est comme un miroir de ma joie qu'on me présente, je ne peux plus douter de moi.

11 mai.

Fait aujourd'hui mon dernier cours d'histoire de l'Art (Daumier).

Apéritif chez les K.; j'apprends qu'il court dans Athènes une lettre de Gide adressée à un certain R. L. On en a vu (et entendu) une copie dacty-lographiée, laquelle commence: « Enfin une voix de la Grèce »! Je savais bien que des lettres de G. ne m'étaient point parvenues, mais si celle-ci est authentique, ce serait un peu raide.

Bien que j'y pense tout le jour, je n'ose point regarder en face la mort de F. Parfois (surtout le soir), des bouffées de sanglots; je n'ai rien connu de tel avec P. Soudain je suis mis en présence de cette perte, et tant de belles années, dont j'ai à porter tout seul maintenant le poids, m'oppressent. Laissant se dépouiller mes souvenirs, je ne veux point encore les noter, pas plus que fixer ma peine. Milliex, qui par ce même courrier apprend la mort de son maître Guastalla, me dit qu'il vient de sentir sa jeunesse s'en aller. Tous mes efforts, justement, depuis mon deuil, est de retenir ma jeunesse (la nôtre), de la sauver, et il me faut du silence.

Lettre d'Étienne [Lalou]. « Comme on te sent à travers tes lettres exactement le même, brûlant d'un feu que tout alimente et que tu sais communiquer! Quel réconfort naît de quelques lignes de toi, de cette affirmation de joie que constitue la moindre lettre de toi! Comme elles font désirer ta présence, ces deux "lettres grecques" que je relis dans les mauvais moments... »

Lettre d'A. G. « Tu me manques beaucoup. Ah! comme souvent je me suis souhaité près de toi! Combien je me souhaite encore à Athènes!... Tes dernières lettres m'ont permis d'imaginer mieux ta vie, de t'y suivre, et de t'y applaudir. Tu as une vie extraordinaire, et tu la mérites. Je me gonfle de joie en pensant à toi, et tout ce que tu racontes et dis me va au cœur... Il m'était dur de me taire, de ne point te dire à neuf mon amitié, et combien tes missives m'avaient ému. Roger M. d. G. se dit bouleversé par ton long journal avant d'avoir rejoint Athènes... Depuis quelques mois, je me suis remis au travail; avec peine, mais avec acharnement... Devoir parler à mi-voix et en pesant ses mots est un assez bon exercice... »

De Michel. « Tes lettres sont bien belles, tu sais... Il me semble que tu communiques beaucoup mieux qu'avant toutes tes impressions, tous les détails de la vie, les coups d'épingle et les petites caresses. Je goûte tes lettres avec amour (c'est bien le mot qu'il faut employer...). À Nice, j'ai naturellement vu Gide. Je lui ai fait lire tes lettres qu'il a aussitôt passées à M. d. G. Lui aussi a été très étonné agréablement du grand changement constaté dans tes lettres. Gide m'a dit: "Ton frère est en train de devenir quelqu'un de très bien." Et encore: "Il n'y a pas de pays où je désirerais plus aller en ce moment qu'en Grèce, près de Robert." »

#### 14 mai. Ascension.

Voici la chaleur; on sort les habits de flanelle. Jadis ce jour était de pèlerinage pour nous; tout le collège se transportait au Sacré-Cœur. F. et moi nous étions de la Schola. Après la messe, libérés, nous descendions de Montmartre dans un jour printanier. Que Paris était beau! C'est notre ville, avant tout, que je revois, semée de souvenirs, quand je pense à Fernand. L'amitié aussi bien que l'amour embellit, ennoblit les lieux. Jamais une ombre ; chaque revoir (et je courais à lui dès mes retours en France) était une joie, une joie assurée. Nous nous la devions. Ce n'est plus maintenant que sur des amis plus jeunes que je peux reposer mon cœur (j'excepte les grands aînés). F. a emporté avec lui les secrets d'une évolution, nos chemins, tout le halo de poésie entourant l'adolescence de deux éternels étudiants. Cette culture qu'avec tant de dévotion naïve nous quêtions communément, sans doute l'ai-je à peu près obtenue, mais comment et par quels détours voici que cela est englouti! Plusieurs mots de passe à jamais frémissants sont tombés dans la nuit. Je me sens un tombeau. Bien que depuis plusieurs jours ma vie apparemment flâneuse ou affairée continue, je sens au fond de moi se fixer une image où je suis pour moitié. J'attends qu'elle se dessine un peu mieux. La perte de mes carnets, j'en arrive à croire qu'elle m'a enrichi. La perte de F., comment m'enrichirait-elle? J'ai perdu mon témoin et mon juge. Je n'ai plus à compter sur ce fidèle critique, me connaissant mieux que moimême. Je devrais presque crier de reconnaissance d'avoir eu ce bonheur d'un juge si longtemps attentif. Il faut maintenant s'en passer. « Tu n'es pas encore né » fut un des derniers mots que me dit Fernand en lisant quelques essais de moi (il préférait de beaucoup mes lettres). Je me suis efforcé depuis deux ans vers la naissance — et je sens bien que ce deuil m'achemine un peu plus vers moi-même.

15 mai.

Soirée chez K. J'essaie sur son conseil de traduire *La Voie sacrée* de Sikélanios, tâche ardue, mais dès qu'il s'agit de langage, de recherche d'expression, je me pique au jeu et suis ravi.

Encore une injection antityphoïdique (cela me permet de manger des salades à tire-larigot).

Fait légaliser au consulat un pouvoir que j'envoie à Michel, car F. m'a institué son légataire universel. Je demande seulement à garder les livres, mes lettres et quelques objets personnels. Pour le reste, M. jugera... Je sais que Michel prendra soin de classer les papiers laissés par F. Par cette même valise partira ma longue lettre à M. d. G. laissée en souffrance; je n'y ajoute rien. Pas envie d'écrire à Gide cette fois; il complotait une fugue en Tunisie.

Relu avec satisfaction Caserne de l'Hymette, après six ou huit mois. Constant contentement; deux ou trois fois seulement, senti une petite chute; un mot qui cloche, ou un mouvement faible. Cela me cause aussitôt un tressaillement physique... Heureux de constater mes progrès; mes lectures orales y sont pour beaucoup.

Cette tristesse proche de la colère... Déià ie suis un peu calmé. J'accepte, et je respecte sa volonté. Bien que j'eusse bâti plus ou moins ma vie sur cette amitié, je ne voyais point F. vieillissant, non pas qu'il fût marqué de cette grâce qui fait mourir jeune, mais je trouvais sa vie sociale mal engagée. Il avait de l'ambition, mais trop pur, trop clairvoyant pour consentir aux bassesse, il ne pouvait que se heurter à tout obstacle. Je crois dangereux d'avoir de l'ambition (du moins autre qu'intérieure : le succès doit tomber comme un fruit). Un monde ignoble comme le nôtre dans un temps d'esclavage ne pouvait qu'écœurer F. et rendre tout à fait impossible son accomplissement. Jadis il parlait du vin fort du théâtre... Mais pourquoi vouloir réussir, attacher à ce but son bonheur? Et le plus étrange, c'était, mêlé à cette ambition, l'éloignement des hommes, le mépris, l'absence d'intrigue et jusqu'au plaisir de se nuire. Je crois vraiment que c'est par idéalisme — mais celui-ci teinté d'une très particulière dose d'arrivisme — que F. mourut. Il ne se lassait pas d'étudier la biographie de nos jeunes contemporains (quand ils étaient illustres), sans doute sentait-il sa supériorité..., il était sans pitié pour les succès des autres : il allait droit aux défauts, parfois on l'eût cru animé d'une rage jalouse; à vrai dire, cet esprit implacable mettait le doigt du premier coup sur les faiblesses; sans illusions, la comédie sociale n'avait point de secrets pour lui ; son homme était Chamfort. Comme ce dernier, il manquait un peu d'amour; il n'aimait pas les gens. Incapable de cacher son mépris, son premier mouvement n'était jamais de sympathie; mais que ne lisait-il pas dans un visage... Il travaillait sans cesse et ses progrès ne s'arrêtaient point. Il me faisait la lecon, me disant un jour à Pertisau: « Tu ne travailles pas cinq minutes par jour. » Il avançait de découverte en découverte, surtout sur lui-même. Peut-être manquait-il un peu de détachement. Depuis une typhoïde (en 29, je crois), il n'avait pas cessé de prendre garde à son régime; il ne s'était jamais remis complètement. Il devait vivre « très près de lui », bien que son esprit pût planer très loin de ces petits soucis. Il ne voulut jamais accepter un métier, une situation, pas plus qu'entrer dans un milieu. Ce fut un tort : il se trouva enfin sans appui (M. d. g. insistant sur les béquilles). Il avait acquis une rare compétence médicale. Il me communiqua plus ou moins sa manie des drogues (il y a de quoi empoisonner toute une ville dans ma valise, me disait-il). Il faisait d'étonnantes observations sur les saisons, le climat, etc., mais tout cela sentait un peu son malade. Dans notre longue, inaltérée fréquentation, il n'y eut pas l'ombre de cette camaraderie sportive si fréquente entre jeunes gens. Chacun gardait son quant-à-soi, sa pudeur. Il y avait je ne sais quoi de classique, de hautement épuré dans nos relations (mais qui n'empêchait pas toutes sortes de confidences). Je souligne ce manque d'intimité physique pour rappeler qu'à Pontigny, en 37, le hasard nous fit coucher quelques jours dans la même chambre. Nos lits étaient côte à côte. F., le front entouré d'un foulard, semblait maigri, vieilli, sa respiration, la nuit, était rauque et il se réveillait pour boire avidement, comme fiévreux. Tout ce sommeil n'avait rien de sain, et j'en conçus de la peine.

16 mai.

Ce fut une de mes chances d'avoir passé l'âge de trente ans sans connaître de « morts ». Puis tout d'un coup ce sont deux deuils. Assez souvent, quand Fernand venait à la maison après déjeuner, il s'attardait à causer avec Papa. C'étaient des paradoxes. C'étaient des propos boursiers (encore une forme de l'ambition de F. qui était incompréhensible). Mes demiers souvenirs de Papa, ce sont justement ces conversations auxquelles assistait F. en octobre et novembre 39. Il venait de perdre sa mère, et je vis combien Papa savait trouver les mots qui vont droit au cœur. Une cause déterminante, la mort de sa mère, me dit Michel. Je ne l'ai point connue; depuis qu'elle avait décidé que j'exerçais au collège une mauvaise influence sur son fils (elle s'était amenée brandissant un jour une lettre de moi et un livre de Jouhandeau), notre rencontre avait paru impossible, et, chose incroyable, je n'entrai jamais dans la maison de mon plus vieil ami! La mère de F. était des plus pieuses. Elle déplorait l'irréligion de son fils et lui écrivait régulièrement, quand il était en voyage, d'interminables sermons. Je l'appris en voyant F. à Pertisau jeter dans le lac, déchirée en petits morceaux, une lettre de sa mère. « Moi, lui dis-ie, je garde toutes les lettres de la mienne. C'est tout ce qui me restera d'elle. » Fernand gardait toutes mes lettres, et chacune dans son enveloppe. Je m'en aperçus en Autriche où, ayant la curiosité de relire mes lettres de Rome, je ne pris aucun soin de les remettre ensuite dans leur enveloppe, ce qui ennuya F. qui n'avait que ce moyen de contrôler ses changements de résidence. Son désordre était extrême, déjà son pupitre au collège était un fouillis, au point que l'abbé P. vint un jour y fourrer son nez et Fernand de lui décharger un grand coup de règle sur les doigts. L'abbé ne lui en tint pas rigueur, au contraire, et F. de conclure au masochisme. « Quel appartement, m'écrit Michel. Un désordre invraisemblable! La solitude de cet ami dans cette maison froide et en désordre! Toutes les odeurs de gaz me rappellent son appartement... » Michel me

dit aussi que ces derniers mois Fernand avait plaisir à venir à la maison et s'y attardait longuement l'après-midi; il lui semblait avoir un foyer; il pouvait s'épanouir. Pas spécialement pessimiste, il venait de se faire faire un complet, un manteau qu'il était fier de montrer. Sans doute avait-il un moment souffert, me dit Michel, de ce complexe de la défaite qui atteignit la plupart des Français; mais il avait ses études pour s'en distraire : il fréquentait assidûment la Nationale... Lorsqu'il se décida en novembre 39 à partir pour Nice où il allait faire l'admiration, par son esprit éblouissant, des Simon Bussy et de Gide, je l'accompagnai sur le quai de la gare. Ce n'était pas gai, le départ d'un train de civils en ce temps. Fernand avait décidé de s'arrêter à Marseille, crainte de la fatigue ; ce train était rempli de gens en partance pour l'Afrique, se quittant pour des années. Au moment du départ, de la dernière poignée de main, Fernand me dit: « Ne fais pas de phrases trop calées, fuis la virtuosité, — sois humain, c'est cela que vous avez de bon dans la famille... — Ah! lui dis-je, les années qui viennent se chargeront bien de m'humaniser. »

J'ai perdu dans mes péripéties toutes les lettres de guerre de F. Il vivait à Nice, près de la Promenade, dans un bel atelier. Il avait rencontré R. S. (qu'est-il devenu, celui-là? l'ange de ma jeunesse...). Il voyait chaque semaine mes amis, et travaillait sans relâche. Tout à coup, vers le printemps 40, je reçus un hymne à la joie, il retrouvait sa jeunesse, une femme l'avait fait renaître. Parfois percait la crainte d'être mobilisé — ce qui enfin arriva, en avril. Alors je reçus, et ce fut sa dernière lettre, une effroyable diatribe indignée, écœurée, convulsive, — il maudissait l'armée, et les hommes, et leurs singeries. Ses nerfs étaient en feu ; jamais je n'avais entendu tels cris de rage. À trente-deux ans, c'était dur pour lui, qui avait toujours joui de la solitude, de l'indépendance, de tomber sous la coupe de brutes. Il ne sut pas s'en tirer par l'ironie; il fut blessé au sang. Michel me le dit, avec la mort de sa mère, cette expérience cruelle, ignoble (des humains) fut pour beaucoup dans sa fin. Après la débâcle, je cherchai sa trace, j'écrivis à Nice, à Forgès chez ses cousins de Corrèze; Michel fit de même. Ses cousins répondirent que, sans nouvelles, ils concluaient au retour à Paris; c'était en effet la solution probable : les démobilisés avaient eu la facilité de choisir le lieu de leur résidence. Fernand avait à Paris sa maison, ses livres, son argent, sans doute. Je lui envoyai de Spetsai un billet. Il était bien difficile de renouer une correspondance après l'abîme qui s'était creusé en juin 40. Je lui écrivis pourtant quelques lignes, rappelant notre jeunesse, nos espoirs. Je disais à peu près : « Soyons tout de même les hommes que nous avons voulu être. » Craignant pour lui la solitude, j'ajoutai quelques adresses. Je n'eus jamais de réponse (ni par la Croix-Rouge ni autrement), mais je sais maintenant que Michel vit Fernand souvent, ces derniers mois (et en lisant le journal de Michel, plus tard, je l'y retrouverai). J'avais pu lui faire envoyer de Grèce un petit paquet de cigarettes et j'apprends qu'il le reçut des mains mêmes de ceux qui l'apportaient, et en marqua de la joie. Ce paquet lui parvint un mois avant sa mort. « Il admirait ta bonne étoile et sans doute regrettait la sienne, moins heureuse », m'écrit Annie.

Il faudrait rechercher le terrain ; j'ai parlé de la typhoïde et de ses séquelles. Il y eut aussi des maladies d'enfance — surtout des rhumatismes qui, plusieurs fois au collège, le tinrent immobilisé. Il n'avait pas connu son père qui, de bonne heure, déserta le domicile conjugal, vu, paraît-il, l'austérité de son épouse. Aussi Fernand aimait-il à dire qu'il tenait de ce père le goût du risque et je ne sais quelle poésie. Pendant nos vingt ans de compagnonnage, nous avions parlé et reparlé de tout. J'étais — et suis encore — assez sévère pour les gens qui « boivent » ou usent de drogues. Fernand, plus mûri par certaines défaillances du corps, les excusait, et soulignait que cet état d'euphorie, de lucidité que je prétendais posséder à jeun, ces personnes y atteignaient précisément par ces artifices. Nous avions parlé aussi (voici dix ans peut-être) du suicide, et F. m'avait dit : « Je comprends qu'on se tue lorsque tout ce qui vous attache à la vie disparaît. » Naturellement, je n'étais pas d'accord, ayant pris le parti d'espérer malgré tout, et peu décidé à renoncer à ma curiosité. Il est trop évident que ces dernières années avaient arraché à F. toutes douceurs, et qu'il n'a pu enfin cracher son dégoût qu'en abandonnant la place, — que serait-il devenu? Je m'étais posé plusieurs fois cette question. Martin du Gard, qui admirait fort son intelligence, la comparait à une merveilleuse horloge; il n'y avait pas de fissures, pas de ratés dans ce mécanisme d'une précision, d'une lucidité parfois inhumaines. Et c'est peut-être bien ce manque d'humanité (avec moi, pourtant, il fut toujours humain et attentif) qui causa son malheur. Je ne dis pas qu'il fut insensible ; il cachait sous son cynisme toute émotion. Il répugnait à la montre. « Deviens ce que tu es; ce que tu es, tu le veux », répétait-il avec Schopenhauer pendant nos années de Sorbonne. Hélas! pourquoi n'a-t-il plus voulu être ? Jouvet l'encourageait ; il avait admiré sa première comédie — il n'y manquait qu'un rien de facilité, je ne sais quoi de boulevardier indispensable au succès, mais c'était bien construit, et de puissant ressort. C'est une misère d'être trop intelligent. La part animale, peut-être étaitelle négligée... Il avait un mauvais sommeil ; il devait surveiller sa nourriture, ses boissons. En somme, il lui fallait vivre en veilleuse. Nous nous désolions communément jadis de notre phosphaturie. Mais il avait une très grande puissance de travail; il faisait bien ce qu'il faisait; ses connaissances restaient précises; nul désordre dans son esprit (le désordre n'était que dans ses armoires). Par là, il différait de moi dont il connaissait suffisamment la paresse, les flâneries, le manque de méthode. Mais il admirait souvent mon ordre extérieur (livres, papiers, tiroirs...) qui tient à mon indispensable besoin esthétique.

### Psychico, le 17 mai.

Psychico m'inspire. Avec un amusement extrême, j'ai à peu près mis sur pied ma traduction de La Voie sacrée. Je comprends ce que me disait Gide un jour : « Rien ne m'amuse davantage que travailler », et aussitôt il ajoutait par révérence pour ma paresse : « j'excepte les aventures, naturellement ». Je goûte à mon tour un plaisir infini à me débattre avec la langue pour charger chaque mot de son plein sens. Recu hier de Milliex (il a la manie écrivante, mais tant de bonne volonté...) un véritable satisfecit : « Vous avez bien travaillé (et dans des directions assez différentes) pendant l'année et, par votre bon esprit, vous êtes de ceux qui me facilitez sensiblement la tâche. Merci de m'aider par votre gentillesse. » Je ne sais si j'ai tant de mérite; je sais trop à quel point je me laisse vivre; je n'ai guère donné à l'Institut que le trop-plein de moi-même. Pas du tout entamé les réserves. Quant à la gentillesse, je n'y suis pour rien. Je l'ai héritée. On nous a, très jeunes, à la maison, appris à sourire. Je ne déteste pas d'ailleurs d'être commandé; c'est reposant. À vrai dire, la direction intérimaire de l'Institut m'a laissé on ne peut plus libre toute l'année. Ah! si Fernand avait pu être ici avec moi... L'occasion se présenta, un jour, pour lui d'entrer dans le Service des Œuvres. Le poste de philosophie du lycée Chateaubriand se trouva libre en cours d'année (le titulaire avait été remercié à la suite d'un scandale). On voulut y nommer Gabilanez; il vit le proviseur, lui plut, mais, apprenant que le programme était fort en retard, la classe mal partie, etc., il eut des craintes et refusa. Crainte aussi de n'avoir plus le temps de travailler pour lui-même : ce refus peut-être, révélant une certaine peur de la réalité, engagea sa vie ; il avait, à vrai dire, l'espoir qu'en octobre on lui referait des offres. Il avait laissé passer l'occasion. Évidemment, en juin 40, il eût dû quitter Rome (mais il n'aurait pas été mobilisé), et on aurait pu lui confier un autre poste, dans un Institut peut-être... Outre cette peur de la vie, il y avait en lui du dandysme, je ne dirai pas un manque de simplicité, mais je ne sais quelles exigences de confort personnel, de non-soumission qui, poussées à l'extrême, arrivèrent tout à fait à le désencadrer. Je pense à cette mort sans cesse et, hier au soir surtout, j'en étais oppressé. En dehors de ma peine, j'en viens à craindre le fiasco de notre jeunesse. Mais non, car ces dernières années, depuis que je vivais sans cesse au loin, F. avait suivi une voie assez différente de la mienne ; et ce qui faisait notre amitié si

grande et si féconde, c'étaient précisément nos différences. À Pontigny, peu après la déclaration de la guerre, je confiai à Jean Bérard que cet événement me semblait, dans ma vie, une violation; c'était la bousculade incohérente de mes plans et de mon respect du hasard; l'arbitraire, la violence, d'une façon inhumaine, allaient disposer de ma biographie. J'avais comme d'avance deviné qu'il me faudrait m'accoutumer à plus de solitude et renoncer à bien des choses... De même, quand la guerre éclata, ma première pensée fut: il n'en verra pas la fin. Je pensais à Papa qui alors pourtant était en pleine santé.

Ah! je l'avoue, je me débats avec une jeunesse qui s'arrache de moi. Gabilanez a emporté trop de souvenirs que je m'efforce de retenir à deux mains. Déjà je sens que cet appui qui s'en va, ce confident à jamais endormi, par leur absence même, vont me rendre plus fort. Mais la grâce! on a tant besoin d'être aimé!

Lorsque je rencontrai Pierre Herbart, en 1931, il me parut environné d'une sorte de halo fatal, je le trouvai terriblement seul et abandonné. Visiblement, cet homme n'avait pas d'amis. En effet, quelques années plus tard, il confiait à Gide: « J'ai enfin deux amis, vous et Martin du Gard »...

Sans doute avais-ie d'autres amis que celui que je perds, et je sais bien que je pourrai encore en acquérir quelques-uns. Mais je n'ai eu qu'une adolescence, et celui-ci en était le témoin. Combien nous avons ri! nos fous rires étaient un scandale, aussi bien au collège que plus tard à Ibiza dans la « fonda marina » où les Catalans graves, nous voyant pouffer durant d'entiers repas, croyaient que nous nous moquions d'eux. Fou rire ancien (peut-être en 1925) au Salon des Artistes Français, durant une matinée poétique : les vers les plus détestables, et quelle déclamation... Fou rire à la chapelle du collège, durant les grotesques sermons... Notre rire dépistait toute médiocrité, crevait toute prétention. Mais il avait des limites; nous savions respecter. Peut-être Fernand apportait-il dans le ménage que nous faisions l'implacable sévérité de son ironie, et moi un grand besoin de sympathie. Nous nous complétions à merveille. Et toujours force considération l'un pour l'autre, ce qui me semble indispensable dans une amitié digne de ce nom. Quel encouragement à la vertu véritable que l'incessant contrôle d'un ami! Je n'ai plus trop peur de faillir, ayant appris à marcher seul, mais j'aurais pu si bien, avec ma force superflue, renflouer Fernand. Il disait un jour devant moi à Maman que mes lettres possédaient le secret de donner du courage. Là encore, c'est un don de famille.

Une rare fortune, c'est que chez nous on sache écrire. La nuit même où Papa mourut, Maman eut le courage de m'envoyer une longue lettre me rapportant jusqu'aux moindres détails ; je ne l'ai pas perdue, Dieu merci, pas plus que le journal que Michel tenait dans le même moment. Mais, pour dire vrai, je conserve ces papiers en évitant de les relire... Il en va de même pour Fernand. Annie et Michel m'ont fait vraiment participer à tout ce deuil. On n'a guère chez nous coutume de se cacher la réalité. On la respecte ; on se respecte aussi les uns les autres.

Michel avait quitté Paris pour Noël. Fernand avait téléphoné en son absence et fut surpris de son départ. Il lui avait fait promettre de ne point partir sans lui faire signe. Michel, qui devait d'abord aller jusqu'à Nice, ne pouvant se rendre qu'à Lyon (et par conséquent ne devait pas voir Gide), n'avait pas prévenu Fernand. À son retour à Paris, harcelé — les couches d'Annie, le déménagement de Madeleine, les soucis de ravitaillement, — il n'a pas un instant pour relancer Fernand. « Le 16 janvier, me dit-il, je reçois un avis du commissaire de police. Je devais me rendre le soir même, sans faute, dans son bureau. Il me demande si je connaissais Gabilanez. — Oui, un peu. Je reste sur mes gardes, ne voulant rien compromettre. Plusieurs questions sur toi, sur moi. Énervé, je demande : « Eh! bien quoi, il a fait une bêtise? — Oui, une bêtise. » Le ton de cette réponse me fait comprendre que Fernand avait mis fin à ses iours. Il laissait un papier disant qu'il fallait me prévenir tout de suite et qu'il léguait à toi, Robert, tout ce qu'il possédait. Un grand coup de massue ne m'aurait pas plus assommé.

- » Déposition qu'il faut que je signe. Le commissaire m'interroge sur Fernand et fait son rapport. Je le lis et trouve cet écrit tellement faux et en même temps si futile et ridicule après le geste de Fernand que je vois assistant à la scène et se moquant de ces hommes qu'il a quittés, que je le signe comme j'aurais signé autre chose.
- » Sur le papier, Fernand avait écrit aussi : "Je me suicide uniquement pour une raison de santé, en toute conscience de ce que je fais." Je me dis que si je l'avais revu avant le 13, date de sa mort, cela ne serait pas arrivé... Il n'avait que nous : Robert et Michel Levesque, que notre affection. Quel remords, je t'assure, de ne pas lui avoir fait signe dès mon retour!...
- » Beaucoup parlé de lui avec Gide et Martin du Gard. Tous les deux en gardent un souvenir éblouissant. Par certains côtés, Gide dit qu'il était un génie (surtout comme critique théâtral). »

Athènes, 18.

Lu à mes étudiants La Voie sacrée. Ils éclatèrent en applaudissements. Tant mieux; ils finiront par un bon souvenir, car je crains bien que l'Institut ne doive fermer; les lycées déjà ont dû le faire; ce soir, ce sont les cinémas. On prévient une épidémie de typhus (déjà une centaine

de cas), et à cela s'ajoute de la malaria (pas un gramme de quinine...). Quand les gens mourant de faim s'écrasaient sur le sol cet hiver, on disait : il ne manque plus que les maladies ; les voici.

Fait ce soir pour la première fois usage du fourneau à pétrole : il faudra que j'apprenne à m'en servir, et à cuisiner. Encore beaucoup à apprendre, mais j'aurai des loisirs si l'Institut chôme; de même, celui de lire. J'avancerai dans Saint-Simon. Quelle lâcheté d'avoir renoncé à l'anglais, à l'italien. Ai-je dit... que la misère et ses signes ne sont jamais une objection quand quelqu'un me plaît? Je n'aurai pas le courage de renoncer aux plaisir même pendant l'épidémie. J'étais ce matin au Consulat et fus mêlé un moment à la foule des rapatriés : leur train part demain. Pour la première fois, ressenti, non pas la nostalgie de la France (je n'ai pas envie de rentrer, et cela m'est interdit), mais un trouble bizarre que je sentirai plus encore demain, sans doute, à la gare. Visite ce soir à Ghika; un jeune biologiste nous donne tous les renseignements souhaitables sur la situation sanitaire. On nous a lu ce matin une longue lettre d'adieu de Monsieur M., sorte de testament spirituel etc. Il n'arrive pas à être touché par une apologie personnelle, pas plus que par l'éloge de notre dévouement dans ces temps héroïques, etc., mais les allusions à ce que nous sommes pour nos étudiants, à ce que nous pouvons leur apporter, me sont allées au cœur. Je n'arrive guère à être ému que par réfraction : il me faut le prétexte d'autrui.

Importance pour Fernand d'habiter rue du Faubourg St-Honoré; il y fit, ainsi que rue La Boétie, dès son plus jeune âge, l'éducation de ses yeux; il devint un grand lecteur de peinture — quelle joie que nos visites au Louvre, qu'il connaissait à fond! J'ai un regret; peut-être l'eut-il aussi. Je lui avais donné rendez-vous à la fin de juillet 39 dans la cour du Carrousel pour faire un tour au Louvre avec lui; c'était un dimanche (quelques jours après, il partait pour la Corrèze (?), ou moi pour le Mont-Dore, je ne sais plus). À peine nous étions-nous rejoints qu'il déclare que ce jour-là il n'a aucun désir de musée et préfère flâner. J'acquiesçai aussitôt ¹; et sans doute nous fîmes une promenade sur les quais dont je n'ai plus de souvenirs: nous en fîmes des milliers. Je revois seulement nos adieux devant l'hôtel Crillon; Fernand m'affirmait qu'il y aurait la guerre; mais il ne la croyait pas si proche.

Lecteur de peinture, ai-je dit, mais quel lecteur des poètes! (et des manuscrits de ses amis). Son verdict n'était jamais indifférent; quand il lisait les vers, il avait une sorte de chantonnement et de balancement de

<sup>1.</sup> Le Louvre était fermé quand je rentrai à Paris en octobre 39.

tête; il ne lisait qu'à mi-voix et comme pour lui-même. Je lui conseillai souvent la critique; il eût été très fort sur la physiologie des styles. Je crois qu'il était né pour cela — il le dédaignait, — enjeu dont sa disposition constante était de juger, de cribler, et toujours d'une manière sévère. Nous avions tout découvert ensemble, je l'ai dit, et nous continuions à nous faire part de nos nouveaux dieux; je lui faisais connaître aussi des gens; ils ne trouvaient pas toujours grâce devant lui; il voyait comme par transparence les défauts de chacun, et du premier coup.

20 mai.

Déjeûné chez Cottez. Lu au « cours supérieur » pour la dernière leçon, mais sans grand succès, Le Retour de l'Enfant prodigue. Les élèves étaient peut-être accablés par la chaleur et la mauvaise surprise de voir l'Institut fermer, leur examen ajourné, etc. On m'entoure à la fin du cours ; je suis habitué à ce qui cesse ; quelques-uns viendront peut-être me voir chez moi. Ce qui m'émeut le plus à vrai dire, ce sont quelques enfants de quinze à seize ans qui ne sont pas de mes élèves et qui me saluent en souriant. N. vient goûter chez moi ; aujourd'hui il fut intéressant (mais je dis cela peut-être parce qu'il parut me prendre en considération...). Fait des achats en gros de miel, de confitures. Mes seules commissions, mes seules dépenses sont pour le ventre. Cet hiver de famine m'a rendu plus gourmand que jamais (tout le monde est comme moi). Depuis que je prends mes repas chez moi, satiété profonde. Été avec assez d'amusement, ce soir, dans les jardins, première soirée estivale.

Manifesté à Milliex, qui m'avait vaguement parlé hier d'un poste en Hongrie, que je pourrais poser ma candidature. L'an dernier, bien que Milliex insistât pour me garder à Athènes (il me désirait dans l'Institut), je me suis mis sur les rangs pour la Finlande, puis la Suède. Fiasco. En mai, je profitai d'un départ de militaires pour tâcher de quitter la Grèce qui commencait à m'avoir donné toutes ses fleurs. Départ manqué, et qui me permit de jouir pour cette année d'Athènes et de « l'enseignement supérieur ». Je crains à présent d'avoir épuisé ces joies. Je redoute de recommencer mécaniquement mes cours, mes lectures mondaines. Quatre ans de Grèce, c'est beaucoup (jamais je n'eus tant d'amis, je me suis tout à fait incorporé à la vie athénienne). Je l'ai déjà dit, un des secrets de mon bonheur, de ma jeunesse prolongée, a toujours été les déménagements, nouveau pays, nouveau milieu, nouvelles habitudes. Ce besoin de changement est si fort, je le crois si nécessaire à ma vie intérieure (et à ma curiosité) que je n'hésiterais pas à perdre ma « brillante situation » d'Athènes. Le ministre de France à Budapest a signalé un poste de lecteur dans une petite université (convenant à un agrégé), et un poste dans un collège (de curés) convenant à un licencié. Je préférerais de beaucoup être lecteur, redoutant les classes de grammaire, et un internat bienpensant, mais je ne suis pas agrégé. Il y aurait, je crois, les risques d'ennui en Hongrie, et de la solitude, mais j'ai la curiosité des nouveaux horizons, de nouvelles chairs, etc. Milliex, lui aussi, voudrait me garder. La perspective de perdre au change ne serait pas pour me retenir, j'ai trop horreur de la routine. Pourtant, que de liberté dans Athènes: trois jours de travail par semaine, tous les livres possibles, des conversations, un week-end assuré, des aventures faciles. Mais tout cela, je ne fais que le rabâcher.

21 mai.

J'ai honte de penser déjà un peu moins à Fernand. Et pourtant je sais que toute ma vie je me heurterai à son absence. Je n'avais de plaisir à rien faire sans lui; je voulais tout lui faire partager et je me rends compte aujourd'hui qu'il n'avait que moi. Je revois le mois de juin 29, nos vingt ans. Nous nous étions mis dans la tête (en vue d'une épreuve d'anglais à la Sorbonne) de suivre les cours de l'École Berlitz. Que Paris était beau! Les boulevards alanguis nous émerveillaient quand nous sortions le soir de Berlitz. Nous buvions un pernod en nous payant la tête des gens de la terrasse du Café d'Angleterre, et nous allions dîner près de la Madeleine d'un chateaubriand. Jamais je ne me suis ennuyé un instant avec Fernand. Nous savions nous taire (surtout à Ibiza). Nos conversations au collège, faisant les cent pas dans la cour : Balzac revenait sans cesse ; nous parlions aussi beaucoup des gens : camarades, professeurs ; nous les analysions. Plus tard, sur le quai Saint-Michel, en regardant Notre-Dame s'endormir, après la Sorbonne, ce fut Stendhal inlassablement. Parfois nous faisions des fugues, l'automne nous appelait à Versailles (les bégonias roses du Trianon dans le couchant...), ou le printemps à Versailles. Ma première visite à Chantilly — l'enivrant musée, — ce fut avec lui. Et le vieux Paris, les expositions... Une chose amusante, c'est que lui, plein d'un levain d'indépendance, anarchiste, révolté, fut au collège un « bon enfant », il faisait partie de la Congrégation de Marie, servait parfois la messe; il devait au fond souffrir de ces honneurs. Il brillait en classe dans toutes les matières (travailleur achamé de naissance). En français, je me classais avant lui, mais en philo il eut vite fait de me dépasser. Il n'échoua jamais à aucun examen, au contraire de moi ; tout de même, il dut se présenter deux fois à la psychologie, et ce fut un choc en ce temps.

Je revois Paul de V. que je trouvai un jour terriblement changé, éteint, maigri, amoindri; il me confia qu'il s'était converti; cela me parut une défaite (il manquait terriblement de joie). Je sentis tout à coup que Paul

me trahissait; il devenait étranger; je le sentais loin de moi. Si Fernand s'était converti (chose d'ailleurs impossible), je crois qu'il me semblerait encore plus perdu que dans cette mort qui du moins ne le change pas, où je peux le retrouver, fidèle. Que mon nom soit le dernier qu'il écrivit, qu'à ses derniers instants il s'accrochât à moi... Et cependant je n'ai pu l'attacher à la vie...

Nous descendions un jour dans le crépuscule des Champs-Élysées. En ce temps, des ligueurs plus ou moins fascistes souillaient ces lieux par leurs cortèges. Nous en rencontrons un, drapeau en tête, vers le Soldat Inconnu. « Chapeau, monsieur ! » crie rageusement à Fernand qui ne se découvrit point un gaillard à bérêt basque. Fernand gardait crânement son chapeau sur la tête. Seul un remous de la foule empêcha un combat d'éclater. J'admirais Fernand, moi qui marchais nu-tête, je n'avais pas eu à faire preuve d'indépendance. Sans doute l'homme au bérêt basque collabore-t-il aujourd'hui avec ces Messieurs, et mon ami, qui croyait à l'honneur, s'est tué.

Je déplore que F. n'eût pas les mêmes curiosités sensuelles que moi; elles l'auraient peut-être attaché à la vie; quand on a toujours la possibilité de s'enflammer pour de nouveaux objets, l'ennui pèse moins, l'espoir et l'émerveillement demeurent.

28 mai.

J'ai fait des rangements d'été, ma chambre en est toute aérée...

J'avais l'autre soir Nomicos à dîner; il me raconte un long amour de sa jeunesse, dont le récit idyllique et intense me poussait tendrement. Je profite assez mal (mais que faire?) de notre chômage forcé. Je continue à lire Saint-Simon, étendu sur mon lit. Je dors l'après-midi, je rôde le soir. Quelle médiocrité! Par un souci assez bas de littérature (mais il est si rare que nous nous sentions authentiquement émus), j'ai recopié ce qui dans ce carnet concerne Fernand... La somme des jours qui m'aura été gratuitement octroyée pour ma culture est inouïe; cela se chiffre par années. J'en profite tant bien que mal. Je ne suis jamais inoccupé, mais rarement occupé tout entier. Je ne puis mesurer encore combien la mort de F. m'a soudain durci, affirmé dans ma voie, solidifié. Dans le même temps, j'ai grand désir de fuir ce durcissement (je crains que l'habitude ne me congèle).

On ne m'a pas reparlé de la Hongrie. Horreur d'entrer chez les curés. Le mot d'ordre du Ministère est de rester à son poste; il faudrait donc demander une autorisation, exposer des raisons, etc. Comment comprendrait-on que je renonce à un poste brillant pour un état de petit pédagogue? Je ne peux pas exposer que j'ai besoin de m'adapter à une vie nouvelle (horizon, jeunesse, etc.) et de risquer une fois de plus tout mon

passé. Mais ce besoin est vraiment cuisant.

31 mai.

Demain commence en France le plus beau mois de l'année, l'adolescence de l'été; les blés encore verts, les seigles déjà blonds...

Essayé de lire — parcouru tout au plus — le chef-d'œuvre de D. H. Lawrence Amants et fils, — ennui mortel; la confusion, le manque de relief, la platitude et la mièvrerie, et le tout commandé par l'esprit le plus primaire, me sont tout à fait incomestibles. J'essaierai un ou deux autres chefs-d'œuvre (la correspondance, m'assurait Séféris, est des plus remarquables). Lu — avec admiration et surprise — mon premier Simenon, Le Bourgmestre de Furnes. Ici, l'absence de prétention, le don assez mystérieux de créer l'atmosphère, je ne sais quoi de musical dans la composition (certains détails reviennent, se mêlant à l'action comme un thème de fugue) m'ont enchanté. Lu — avec assez de froideur — le premier acte de As you like it; je vais continuer. Je mène en même temps Saint-Simon, qui me ravit, et les Dialogues de Rousseau.

À quoi se ramenait tout mon désir il y a un an en prison? du citron et des raisins secs. Je me sentais dépérir faute de fruits et de sucre. J'imaginais les substances les plus économiques; tout mon corps les appelait; avec bien des ruses, je parvins à les obtenir. Il est bon d'avoir quelque chose à désirer. Aujourd'hui, de quoi ai-je vraiment besoin?...

L'autre jour à Psychico, fait une plongée dans les Souvenirs de Renan; plusieurs fois effrayé par la médiocrité des phrases.

Je regarde comme une victoire de n'avoir fait ce soir qu'une promenade dans les rues. Peur de l'habitude. Mais que puis-je faire de mieux que de courir après la vie, de prolonger, me semble-t-il, la mienne, en me mêlant à celle d'autrui? Manque assez grand d'obligations dans une journée; temps perdu chaque matin aux achats de fruits, de légumes, etc.

1er juin.

J'avais communiqué à Milliex mes notes sur Fernand (moins quelques pages). Il m'écrit : « Sans la moindre trace d'exagération littéraire, l'évocation de vos adolescences enivrées de culture, passionnées d'échange intellectuel, m'a invinciblement rappelé le dialogue Rivière-Fournier. » Je crois qu'il a raison ; j'avais pensé moi-même quelquefois, jadis, à ce rapprochement.

La lettre de Milliex me fait mieux sentir l'importance de ma perte et, du coup, celle de Fernand. Je suis arrivé plus ou moins à en cerner la figure, puisque Milliex me parle de sa grandeur. Et il ajoute : « Je vous ai un peu envié, sinon jalousé. »

Cette mort m'apprend à mieux aimer ceux qui me restent, dont l'amitié, je pense, est aussi extraordinaire... Gide, Michel, Claude, Étienne. Chose étrange, l'amour n'a point traversé ma vie (sinon une fois, et terrible), mais l'amitié, elle, m'a longuement favorisé.

3 juin.

Fait des commissions ce matin; rencontré des objets ravissants. La venue de l'été fait fleurir les jeunesses et les déshabille. Découvert du vinaigre — découvert est le mot, car celui qu'on vend, coupé d'eau, est insipide. Je mange tous les jours des salades et, les citrons étant montés à cent drachmes (horribles, rabougris, par-dessus le marché), le vinaigre devenait indispensable.

Découvert chez un papetier, après bien des recherches, deux carnets pour faire suite à celui-ci. Carnets de blanchisseuse, à vrai dire. Il fut un temps où j'avais la coquetterie du papier!

À 5 h, réunion des professeurs chez M. pour mettre au point une petite affaire. Le bruit court à Vichy que notre collègue C. est un mauvais camarade et les autorités, paraît-il, lui en tiennent rigueur. Qui a pu faire une dénonciation contre lui? Aucun de nous. On blâme le dénonciateur inconnu et l'on décide, si besoin est, de témoigner de nos bons rapports avec C. par une déclaration collective. Thé chez Mme A. avec les Milliex, les Delamotte. Soirée chez les C.; je leur fais part (ils en connaissent déjà le résultat) de notre réunion. Je n'avais pas pris le temps de dîner. Quelques instants avant minuit (heure du couvre-feu), Madame C., sur le coin d'une table, m'improvise un souper. Quelques mots sur le style du roman.

4 juin.

Prodige de vertu... Le trop de facilité à la fin me lassait. Et puis, c'est une question d'entraînement. Il faut dire aussi que les charmants passants du jour vous font mépriser les ombres de la nuit par trop douteuses.

Délibération ce matin avec C. et M. au sujet des examens du « cours spécial ». Résultats assez faibles. Demain, durant toute la journée, nous serons plongés dans de doctes oraux. J'aurai peut-être bien envie, le soir, de courir les jardins!

Lu un peu de Saint-Simon (après la mort de Monseigneur). Très beau, le second portrait de Fénelon (moins connu), tracé au moment de l'ascension du duc de Bourgogne. Lu, dans les *Lettres de la Montagne*, des pages curieuses sur Jésus et ses miracles.

Commissions ce matin (provisions d'hiver, on parle déjà de la famine à venir). Une chose scandaleuse : à mesure que les prix s'élèvent, nous sommes augmentés, de sorte qu'au fond rien ne nous paraît cher. Mais c'est la ruine des trois quarts de la population.

Psychico, 6 juin.

Je n'ai pas reparlé de la Hongrie, crainte de paraître me dérober (un personnage en France disait, paraît-il, récemment : « Tous nos fonctionnaires en Grèce sont des héros » !...).

Appris ce matin que trois avions sont annoncés de France qui repartiront vides, en juin et juillet. C'est une grande tentation. Mais je n'ai pas
de visa (et il faut qu'il soit d'aller et retour), ayant renoncé à en demander
un aux Italiens voici deux mois. Aurai-je maintenant le temps de recevoir
leur réponse avant le départ du dernier avion (fin juillet)? Je vais sans
doute faire une demande, sans trop d'illusions... Tout cela sent terriblement l'aboulique. (Annie m'écrit que Maman m'espère un peu cet été
avec, pour prétexte, la succession de Papa...)

Curieuse journée d'examen, hier. Je formais le jury de littérature avec Cottez; les étudiants avaient, outre une leçon à faire, un texte à commenter. Très étrange effet de grossissement. La page à expliquer (un sonnet de Ronsard, un fragment de la *Chartreuse*, etc.), sous les yeux conjugués de l'étudiant et des examinateurs, prenait un prodigieux relief; des nervures inattendues, des résonances, des rapports apparaissaient. Il me semblait tout à coup lire comme il faudrait le faire toujours — non seulement des yeux, mais avec le corps tout entier...

J'ai dit assez souvent mon besoin d'aventure, de renouvellement. Un tour dans la triste France m'en donnerait, faute de mieux, l'occasion. Je serais en quelques heures à Marseille. Ferais-je (est-ce possible ?) un saut à Alger ? J'irais en tout cas à Nice. Un voyage à Vichy, aussi, serait nécessaire, et de là à Paris, avec retour par l'Italie (arrêt à Chambéry, ou Nice, suivant l'itinéraire). Mais il faut recevoir le visa assez tôt. Et il y a le risque d'être bloqué en France par les événements.

J'ai parlé un jour dans ce carnet d'enjamber le temps de guerre. Il est vrai que la vie actuelle ne m'intéresse qu'à moitié. Grèce, Hongrie, France, au fond tout me paraît empoisonné. Aussi je ne mets pas beaucoup de zèle à changer de place. Et cependant il y a dans le branle une ressource pour l'esprit...

Mes amis D., chez qui je suis en ce moment, essaient de quitter la Grèce. La perspective d'un nouvel hiver de guerre les terrifie. Ils aimeraient assez me laisser leur maison (leur bonne, etc.). J'y trouverais mon compte... mais Psychico est bien loin. La maison de Lilika est à deux minutes de l'Institut, pour un paresseux cela compte. Peut-être pourraisje habiter à la fois les deux maisons. Mais pour un homme qui fuit les complications (qui, par principe, se sert lui-même), quelle histoire!

7 juin.

Je n'ai pas tout à fait envie d'aller en France; peur de truquer ma vie. Je ne sais si le dégoût ne serait pas plus fort que la joie de revoir ceux qui m'attendent. Peur d'arriver dans un mauvais moment, d'être bloqué. Au fond, j'hésite, car je ne suis pas libre.

Vu jouer, hier soir avec Marc, Le Roi des sports, où Raimu fait merveille. C'est vraiment un grand comédien, et sans manière : il est capable de tous les tours. Je n'étais pas allé au cinéma depuis un siècle (à ma honte, je connais mal Raimu). La séance était en plein air : des enfants en costume d'été, illuminés par la chaleur, brillaient dans la nuit. Près de moi par hasard était assise Mme Curtis, notre intendante de Spetsal; mon carnet de 1941, un moment, fut plein d'elle. Cette femme, ruinée par la mort de son mari, avait échoué au collège et y remplissait mille offices, dirigeant le personnel, soignant les plus jeunes élèves, servant d'interprète aux professeurs étrangers. Un beau jour, à la suite d'obscures vengeances, de haines habilement déguisées, on mit, sous prétexte d'économies, cette femme à la porte. Les élèves furent consternés, les professeurs grecs, moins naïfs, cachèrent leurs sentiments, ne voulant pas déplaire au directeur qui avait conspiré contre la pauvre femme. Celle-ci, toute en pleurs, vraiment abandonnée, ne savait où aller. Dawson et moi, nous écrivîmes au Comité de l'École, qui ne répondit pas. Je fis le voyage d'Athènes pour voir le Président : je lui exposai l'injustice dont était victime Mme C. Je ne dénonçai personne, mais déployai mon éloquence. Je passai bien deux heures à supplier; ce fut en vain. Tout au plus Mme C. obtenait un petit dédommagement financier. La pauvre femme dut partir au milieu d'avanies : Dawson et moi nous l'escortions. Je reçus quelques lettres; elle m'appelait son fils, me bénissait, etc. Elle écrivit à Athènes, cherchant, mais sans succès, du travail. Elle avait été remerciée de Spetsai en avril ; je la rencontrai en octobre, elle avait enfin trouvé un emploi. « Je serai, me dit-elle, directrice du personnel au collège de jeunes filles d'A. J'aurai toutes les clefs, on devra m'obéir et je pourrai renvoyer qui je voudrai. » « Voilà le mot de la fin, cela termine bien l'histoire! » me dit Dawson qui avait assisté à toutes mes démarches. Et il concluait sagement que dans les histoires grecques il fallait laisser les Grecs se débrouiller entre eux, car nous ne pouvons jamais en savoir le fin mot.

# Athènes, le 12 juin.

Fait toutes les démarches auprès des autorités italiennes, de la police, de la légation, etc., pour mon voyage en France. Je n'en parle à personne; je n'y crois pas beaucoup. Je ne sais pas si j'ai vraiment envie de le

faire... Je le répète : je vis au jour le jour, suivant les remous de la guerre ; un seul point fixe : être (ou devenir) moi-même ; le reste, je le laisse au hasard.

La chaleur s'est installée dans Athènes. On m'apporte chaque jour de la glace. Je suis, dans le malheur commun, arrivé à organiser une vie des plus supportables (très simple, mais coûtant à vrai dire plus d'un million par an!).

Relu un peu de Nerval. « Charmant auteur, me disait Gide, mais bien surfait. » Quelques morceaux du Voyage en Orient (Femmes du Caire, etc.) gardent leur charme. Grand art du récit et poésie du souvenir (depuis vulgarisé) dans Sylvie. Grandes faiblesses de style, platitudes, dans Angélique. Aurélia brille d'un éclat insolite et parfois poignant. Je garde un très bon souvenir des Nuits d'octobre (les Halles, etc.), que je n'ai pas trouvées ici...

On m'a prêté une brochure de Gide parue l'an dernier, dont un exemplaire vient d'arriver à Athènes, *Découvrons Henri Michaux*. Bien que ce texte (conférence) soit sans apprêt, on y sent la griffe. Chose amusante : les morceaux que Gide a choisis et qu'il cite sont ceux mêmes que j'ai lus cet hiver dans ma causerie sur Michaux. Je savais bien que même en silence, et de loin, je continue de vivre avec Gide.

Passé une nuit de très peu de sommeil, et fort dévorée. Ne travaillant point depuis quelques semaines, je commence peut-être à avoir des énergies comprimées...

J'ai eu l'autre soir à dîner Nomicos. J'ai du plaisir à causer avec lui. Curieux comme les aventures des autres nous paraissent toujours merveilleuses. Je note cela parce que les miennes, qui me semblent toutes naturelles, ne laissent pas non plus d'étonner mes amis. En somme, on passe le temps à s'épater les uns les autres. Gide me disait, quand j'avais vingt ans : « J'ai beaucoup d'admiration pour toi. »

L'autre soir, Mme A. me parlait d'un jeune Anglais venu à pied à Athènes; il arriva en lambeaux, sans le sou, etc. Il tomba amoureux d'une Roumaine (beaucoup plus âgée que lui, il avait vingt ans). C'est la grande passion; ils vivent à Piros, se nourrissent de tomates etc. Ils vont en Roumanie, puis à Londres. Toujours sans le sou, et cela dure longuement. J'avoue que ce vagabondage d'Angleterre en Grèce m'a fort épaté. Ma vie, qui semble aventureuse aux autres, fut bourgeoise et prudente. Je n'ai pourtant pas reculé devant mes désirs (et les occasions), craignant trop les regrets posthumes.

Curieux comme la mort de Fernand m'a donné plus d'assurance (de même celle de Papa). C'est sans doute que ces choses m'ont vieilli.

Je croirais volontiers que la perte de mes carnets a donné, non pas à

celui-ci mais à mon style en général, plus d'intensité, et peut-être de poids. Ce que nous avons perdu nous enrichit d'une façon plus grande que les richesses mêmes qui souvent nous écrasent. Après une perte matérielle, il semble que l'on possède enfin l'essence de l'objet...

On veut bien goûter mes lettres, mes phrases; cela m'encourage à vivre et à noter éperdument, sans me relire, ce que je sens.